

CRITIQUES

ÇA RESSORT

Retour à Hiroshima

PLUIE NOIRE, PAR SHÔHEI IMAMURA. DRAME JAPONAIS, AVEC MIKI NORIHEI, YOSHIKO TANAKA, KAZUO KITAMURA (1989, 1H58).



★★★★ Cinq ans après de drame de Hiroshima, une jeune femme, son oncle et sa tante essaient de se reconstruire entre le spectre de la mort, l'abandon des autorités et le mépris des populations civiles pour ces survivants considérés comme des assistés. Une fresque intime et historique où l'auteur de « la

Ballade de Narayama » rectifie l'histoire officielle en dénonçant le sort réel, et à nouveau tragique, des victimes. Adapté du roman éponyme de Masuji Ibuse et prix spécial à Cannes en 1989, le film, comme ses héros, est hanté par une reconstitution au réalisme impressionnant, mais qui ne manipule jamais l'émotion universelle suscitée par le bombardement atomique du 6 août 1945. Grandiose.

XAVIER LEHERPEUR

CULTURE

Le retour de la « Pluie noire » radioactive et fatidique d'Imamura

Le chef-d'œuvre du cinéaste japonais, sorti en 1989, suit les membres d'une famille rejetés de la société après avoir été irradiés à Hiroshima

REPRISE

Face à l'horreur d'un fait de guerre comme les attaques atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, les 6 et 9 août 1945, le cinéma japonais a très tôt réagi, livrant un témoignage inestimable, avec des films comme *Les Enfants de la ruche* (1948), d'Hiroshi Shimizu, ou *Les Enfants d'Hiroshima* (1952), de Kaneto Shindo. La mémoire de la bombe a, depuis, incorporé les formes mêmes de la cinématographie nipponne, la perspective d'un possible anéantissement devenant l'un de ses motifs organiques.

En 1989, c'était au tour du grand Shohei Imamura, cinéaste provocateur ayant reçu par deux fois la Palme d'or à Cannes (pour *La Ballade de Narayama*, en 1983, et *L'Anguille*, en 1997), de donner sa propre version des faits. Avec *Pluie*

noire (1989), adapté du roman homonyme de Masuji Ibuse (1966), il réalisait l'un de ses chefs-d'œuvre, qui rejoint l'été des ressorties dans une nouvelle copie restaurée.

Ce qui a pu intéresser Imamura dans un tel roman fut sans doute qu'un désastre comme Hiroshima n'y était pas ressaisi selon une perspective surplombante (morale ou métaphysique), mais au ras de cette vie biologique qui a toujours passionné le cinéaste : soit la vie quotidienne d'une famille qui en subit les répercussions au plus profond de sa chair, de ses cycles et de son devenir. Les trois membres du foyer recomposé que forment Yasuko (Yoshiko Tanaka) avec son oncle maternel Shigematsu (Kazuo Kitamura) et sa tante Shigeko (Etsuko Ichihara) étaient à l'extérieur le jour fatidique où l'« éclair » blanc a crevé le ciel

d'Hiroshima. Tous ont été exposés aux radiations, la jeune nièce ayant même reçu sur le visage une pluie goudronneuse tombée à la suite de l'explosion.

Cinq ans après la reddition du Japon et la fin de la guerre, les Shizuma vivent désormais dans un petit village de campagne où sont rassemblés plusieurs des irradiés de la bombe, les *hibakusha*, devenus depuis une communauté de parias, rejetés par l'ensemble de la population. Ainsi Shigematsu a-t-il beau battre la campagne pour marier sa nièce, rien n'y fait : tous les prétendants se défilent devant son statut d'irradiée.

Impossible retour à la normale

Dans un noir et blanc abrasif rappelant l'esthétique cendrée de ses films des années 1960 (*La Femme insecte*, en 1963, *Le Pomographe*, en 1966), Imamura filme la catas-